

Français, M. Say, qui a quatre ou cinq cent mille piastres de revenus. C'est un homme d'une trentaine d'années, fils d'un grand négociant ou manufacturier de Paris. Il a loué pour quelque temps la magnifique résidence de feu M. Jean-Baptiste Beaudry, sur la rue Sherbrooke, mais il doit passer tout l'été sur l'eau dans le joli yacht qu'il a acheté de M. Molson, à raison de \$18,000. Il a eu dernièrement, à propos d'un chien, des désagréments qui l'ont fort ennuyé. On dit qu'ayant été poursuivi en dommages pour \$5 000, il fut sur le point, croyant qu'il fallait payer immédiatement, ou ne voulant pas se donner la peine d'aller en cour, de donner son chèque pour ce montant. A Paris, M. Say est bien connu dans le monde fortuné et fait tout ce qu'il peut pour dépenser les deux petits millions de francs que lui rapporte annuellement son immense fortune. L'une de ses sœurs est mariée au duc de Broglie, fils de l'ex-premier ministre de France. Il sort et reçoit très-peu à Montréal.

L.-O. D.

## BIBLIOGRAPHIES

*Judith et Esther*, mois de Marie au XIXe siècle, par Mgr GAUME, protonotaire apostolique, docteur en théologie. 1 vol. in-18, 35 cents. Paris : GAUME, éditeur.—Montréal : J.-B. Rolland et fils, libraires dépositaires, 12 et 14, rue Saint-Vincent.

Dans ce mois de Marie, qui sort du cadre ordinaire, on a voulu :

1o. Combattre le goût épidémique des lectures frivoles et malsaines, en faisant relire, pendant un mois, quelques pages substantielles des saintes Ecritures, disons mieux, en racontant les deux épisodes les plus dramatiques qu'on ait écrits dans aucune langue : merveilleuses histoires dont plusieurs, sans doute, connaissent le fond, mais dont le plus grand nombre a oublié ou n'a jamais su les saisissants détails.

2o. Elever la dévotion envers la sainte Vierge à la hauteur des besoins du monde actuel, en avertissant les chrétiens d'intéresser la puissante Reine du ciel, non plus seulement à leur sanctification personnelle, mais au salut des nations et au triomphe de l'Eglise, par la conversion des peuples nombreux qui lui ont été donnés en héritage, et qui ne font point encore partie du divin bercail ou qui tendent à s'en éloigner.

3o. Soutenir et développer le zèle pour les œuvres si évidemment providentielles de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance.

4o. Remplir de confiance les fidèles du XIXe siècle, si justement alarmés, en leur montrant, dans Judith et dans Esther, la figure certaine de la sainte Vierge ; et, dans leurs victoires sur les ennemis de l'ancien peuple de Dieu, l'annonce non moins certaine des victoires et surtout de la dernière victoire de la Reine du ciel sur les ennemis du nouveau peuple de Dieu, la sainte Eglise catholique.

*Vie de Mathilde de Mélonchel*, 1 vol. in-8, \$1.50. Tournai : CASTERMAN, éditeur.—Montréal : J.-B. Rolland et fils, libraires dépositaires, 12 et 14, rue Saint-Vincent.

Voici un volume consacré aux mérites, petits peut-être devant le monde, mais grands devant Dieu, d'une jeune et noble Française qui à la fleur de l'âge et méprisant toutes les séductions de la terre, se tourne entièrement vers l'amour du divin Cœur de Jésus, et lui voue sa vie. Rien n'est plus touchant que la fin de cette épouse de Jésus-Christ. Ayant fait le voyage de Rome à l'occasion du dix-huitième centenaire du martyre de saint Pierre et de saint Paul, elle goûta ardemment les joies que tout cœur chrétien rencontre dans la ville éternelle. Au milieu de ses joies, elle se sentit prise de la soif du sacrifice et offrit à Dieu sa propre vie "pour la rançon de la vie du Saint-Père." Quelques jours après, Dieu agréait le sacrifice, et rappelait à lui sa digne servante, qui mourait le sourire aux lèvres et la joie dans le cœur.

Nous sommes sûr que nul ne lira cette vie de Mathilde de Mélonchel sans en garder de douces et durables impressions.

## CHOSSES ET AUTRES

L'hon. M. Letellier a eu, la semaine dernière, une attaque d'inflammation des poumons qui a failli avoir des suites funestes.

Nos abonnés qui ne conservent pas l'Opinion Publique pour la faire relire, nous obligerait beaucoup en nous envoyant le No. 4 de 1879.

Le rappel de la loi de faillite, que les Communes avaient voté par une majorité

considérable, a été rejeté par le Sénat, au grand mécontentement de la députation, qui, avec raison, représente dans le Parlement l'opinion publique.

Nous avons eu le plaisir d'assister au premier essai de M. J. A. I. Craig, qui a fourni cette fameuse lumière à la clarté de laquelle les militaires ont fait l'exercice. On peut dire que l'expérience a eu tout le succès que l'on pouvait attendre d'une première fois.

A l'assemblée annuelle de la corporation du Dispensaire de Montréal, tenue le 9 mai courant, M. G.-B. Burland, président de la Compagnie à qui appartient notre journal, a été nommé gouverneur à vie de cette institution philanthropique.

Les deux âges réunis de François Ménard et de son épouse, résidant à Fall River, Mass., font plus de 205 ans. M. Ménard est âgé de 102 ans, et natif de Sainte-Marie de Monnoir, province de Québec, et Mme Ménard, qui est native de Saint-Charles, aura 104 ans en novembre prochain.

L'incendie du village Saint-Jean-Baptiste comporte un enseignement pour les municipalités attenantes à Montréal, et qui refusent de s'annexer à la ville par crainte des taxes. Pour ne pas avoir à payer notre taxe d'eau, le village Saint-Jean-Baptiste est privé de l'avantage de l'aqueduc et de notre système de pompes, et exposé à des désastres comme celui qui est arrivé dernièrement, et dont nous publions aujourd'hui quelques vues.

Les derniers débats de la Chambre ont été violents. MM. Huntington et White, qui, depuis longtemps, s'égratignaient, se sont écorchés. Le premier ayant, à propos du chemin de fer du Pacifique, rappelé les transactions de Sir John avec Sir Hugh Allan, M. White a parlé à M. Huntington de ses spéculations sur les mines de cuivre, et a fini par l'accuser d'avoir ni plus ni moins volé et fraudé les capitalistes anglais. M. Huntington a répondu en accusant Sir John et M. White de parjure. L'excitation dans la Chambre était grande, et on fut obligé de mettre à la porte un insolent du nom de Macdonald qui assistait à cette séance, assis derrière l'Orateur, et qui se leva deux fois pour adresser des injures à M. Huntington.

Tous les journaux français parlent de M. de Villemessant, le créateur du *Figaro* de Paris. Tous s'accordent à dire que personne n'a tenu depuis trente ans une plus large place dans la presse française, et que, malgré la légèreté du *Figaro* sous le rapport de la morale, il a rendu de grands services aux principes religieux et conservateurs, en faisant pénétrer des vérités dans un monde qui dédaigne de lire des journaux catholiques comme le *Monde* et l'*Univers*. Quant à sa charité, tout le monde en fait l'éloge. Il est mort après avoir reçu les derniers sacrements, et on s'est beaucoup occupé de ce qu'il a dit et fait dans ses derniers moments. "Ignotus" écrit à ce sujet dans le *Figaro* :

La mort est la pierre de touche. Elle a éprouvé M. de Villemessant. On sait mieux que jamais par elle quel homme il était ! Il a accueilli la mort comme une grande dame—avec cette politesse qu'il avait envers les princes. Politesse respectueuse—mais encore gouailleuse ! Je ne répéterai pas les mots touchants et humoristiques que M. de Villemessant a dit à ses derniers confidents, l'évêque de Monaco et M. Lachaud—le grand avocat, son ami. Il se fit raser et friser. C'était encore tout Villemessant dans cette heure pieuse ! La mort, de son côté, se montra douce. Il indiqua à son valet de chambre l'endroit où, dans son hôtel de Paris (derrière la pendule de la cheminée du salon !), était la clef de son caveau funéraire : "François, vous y descendrez avec moi pour voir si tout est bien !" Fantaisie encore, et pourtant par là même d'une poignante émotion, il fit mettre devant son fauteuil des chaises rangées : "Celles-ci ce sont mes filles ;—celle-là, mon genre ;—cette autre, ma femme ;—ma petite-fille ;—mon petit-gendre ;—mes petits-fils !" Et il s'endormit pendant quelques minutes d'un sommeil comateux. Il se réveille : "François, mettez vite une autre chaise... J'avais oublié mon petit Pierre !"

Il avait fait rouler son fauteuil auprès de la fenêtre. Il regardait le lointain bleu de la mer. Puis le froid vint—le tombeau est froid, parait-il, car ceux qui s'en approchent grelottent ! Le rythme commença... Le grand travailleur se reposait enfin !

Le 18 février 1853, le jeune empereur d'Autriche se promenait sur les remparts de Vienne, aujourd'hui transformés en boulevards : il était accompagné d'un seul aide de camp. L'empereur s'appuyait sur un mur pour regarder le paysage quand, soudain, un ouvrier tailleur hongrois, Jean Libenyi, se précipita sur le souverain, et avec un couteau de cuisine lui porta un coup dans le dos ; l'assassin avait mal calculé les distances : le couteau entra dans le cou de l'empereur, glissa sur la colonne vertébrale et ne fit qu'une légère entaille ; le sang coula à flots, mais aucun danger sérieux ne menaçait la vie de l'empereur, qui put regagner le palais à pied, escorté par la population, indignée de cet attentat.

Quelques jours après, parut un manifeste signé du frère de l'empereur, l'archiduc Ferdinand Max, le même qui plus tard eut une fin si tragique au Mexique. Le prince demandait à la nation d'élever un monument commémoratif pour remercier la Providence d'avoir préservé les jours du souverain ; il faisait appel à tous les peuples de la monarchie ; toutes les provinces, sous le coup d'une même émotion, répondirent avec enthousiasme à l'appel du prince ; on envoya des sommes considérables que l'archiduc résolut de faire bâtir une magnifique église gothique, dont la première pierre fut posée en 1856 et qui est devenue l'un des plus beaux monuments de Vienne ; l'architecte qui a attaché son nom à cette œuvre d'art considérable est un enfant de Vienne ; à l'époque où son plan fut choisi comme le meilleur du concours, M. Henri Ferstel n'avait que vingt-cinq ans. Il assiste aujourd'hui, dans toute la force de l'âge, à la consécration de l'église qui est l'œuvre capitale de sa vie et qui lentement s'est élevée du sol dans un travail qui n'a pas duré moins d'un quart de siècle. La première pierre de l'église avait été posée sur les vieux remparts de Vienne, et la voici maintenant, par suite des transformations que la capitale a subies, au centre de la ville nouvelle, sur une place magnifique dont les deux angles seront le nouvel Hôtel-de-Ville et le palais du Parlement.

## CAMARON

Camaron (qui signifie *écrivain* en espagnol), est le nom d'un petit village du Mexique, où s'est passé le fait d'armes le plus inouï, le plus glorieux peut-être de tous ceux qu'on peut citer dans les annales de l'armée française.

C'est l'un des rares survivants de cette affaire qui l'a raconté à M. Louis Laude, lequel l'a transcrit pour les lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes*.

La place ne nous permet de reproduire que la dernière partie de ce récit, la plus émouvante d'ailleurs. Voici le court résumé des événements qui l'amènent.

C'était après l'échec de Puebla. La 3e compagnie du 1er bataillon de la légion étrangère (une soixantaine d'hommes environ), se trouva acculée dans la cour d'une hacienda de Camaron par un gros de cavalerie mexicaine, et s'y barricada d'une façon sommaire. L'ennemi occupait, de son côté, deux chambres du rez-de-chaussée et les alentours de la maison.

Le feu commença à neuf heures et demie du matin. A onze heures, le commandant de la compagnie, capitaine Danjou, tomba frappé d'une balle en pleine poitrine. A midi, trois bataillons d'infanterie vinrent renforcer la cavalerie mexicaine.

La vaillante petite troupe française avait à lutter dans la proportion de vingt contre un au moins.

Nous laissons maintenant la parole au survivant dont M. Louis Lande a rapporté le récit. Ajoutons que le héros en question s'appelle le capitaine Maine, aujourd'hui en retraite.

L'assaut commença. Le premier élan des Mexicains fut terrible ; ils se ruaient de tous côtés pour pénétrer dans la cour, criant, hurlant, vomissant contre nous les imprécations et les injures, avec cette abondance qui leur est propre en pareil cas et que facilite encore l'inépuisable richesse du vocabulaire espagnol : "Dehors les chiens de Français ! A bas la canaille ! A

bas la France ! Mort à Napoléon ! " Je ne puis tout répéter.

Pour nous, calmes, silencieux, chacun à notre poste, nous ajustions froidement, ne tirant qu'à coup sûr et quand nous tenions bien notre homme au bout du fusil ; les plus avancés tombaient ; le flot des assaillants oscillait d'abord, puis reculait en frémissant, mais pour revenir à la charge aussitôt après. A peine avions-nous le temps de glisser une nouvelle cartouche au canon, ils étaient déjà sur nous. Leurs officiers surtout étaient magnifiques d'audace et de bravoure.

Rentrés en force dans le corps de logis, les uns s'occupaient d'ouvrir avec des pics et des pinces dans le mur du rez-de-chaussée une large brèche sur la cour. En même temps, d'autres s'étaient établis derrière la partie du mur d'enceinte qui faisait face aux grandes portes ; de là, mettant à profit les créneaux que nous avions percés nous-mêmes, et que nous n'avions pas pu défendre, ils en perçaient de nouveaux ; comme le niveau du sol extérieur était plus élevé que celui de la cour, ils dirigeaient sur nous un feu plongeant ; de ce côté encore ils parvinrent, quoique non sans peine, à ouvrir une brèche de plus de trois mètres.

Alors nous dûmes changer nos dispositions. Le poste de réserve dont je faisais partie, et qui tenait le milieu entre les deux entrées, se trouvait pris à découvert ; nous réunissant aux défenseurs de la porte de droite qui n'était plus attaquée, tous ensemble nous fîmes retraite dans l'angle sud-ouest de la cour, sous le hangar ouvert, d'où nous continuâmes à tirer.

Vers deux heures et demie, le sous-lieutenant Vilain revenait de visiter le poste de la brèche et traversait la cour en diagonale dans la direction des grandes portes, quand une balle partie du bâtiment l'atteignit en plein front. Il tomba comme foudroyé.

En ce moment, il faut bien le dire, un sentiment d'horrible tristesse nous pénétra jusque au fond de l'âme. La chaleur était accablante ; le soleil en son zénith tombait d'aplomb sur nos têtes, un soleil dévorant, impitoyable comme il ne fut qu'aux tropiques ; sous ses rayons à pic, les murs de la cour paraissaient tout blancs, et la réverbération nous brûlait les yeux ; quand nous ouvrions la bouche pour respirer, il nous semblait avaler du feu ; dans l'air, pesant comme du plomb, couraient ces tressaillements, ces ondulations qu'on voit passer sur les plaines désertes dans l'après-midi d'été ; la poussière que soulevaient les balles perdues frappant le sol de la cour avait peine à quitter la terre, et lentement montait en lourdes spirales ; surchauffé tout à la fois par les rayons du soleil et la rapidité de notre tir, le canon de nos fusils faisait sur nos mains l'impression du fer rouge.

Si intense était l'ardeur de l'atmosphère dans ce réduit transformé en fournaise, que les corps des hommes tués s'y décomposaient à vue d'œil ; en moins d'une heure, la chair des plaies se couvrait de teintes livides.

Pêle-mêle avec les morts, car il n'y avait aucun moyen de les secourir, les blessés gisaient à la place même où ils étaient tombés ; mais tandis qu'on entendait au dehors ceux des Mexicains gémissant et hurler de douleur, tour à tour invoquant la Vierge en maudissant Dieu et les saints, les nôtres, par un suprême effort, en dépit de leurs souffrances, restaient silencieux. Ils eussent craint, les pauvres garçons, d'accuser ainsi nos pertes et de donner confiance à l'ennemi.

Nous n'avions rien mangé ni bu depuis la veille ; les provisions s'en étaient allées avec les mulets ; nos bidons étaient à sec, car en arrivant à Palo-Verde, nous les avions vidés dans les gamelles qu'il fallait renverser ensuite, et, grâce à notre traite précipitée, nous n'avions pas eu le temps de les remplir de nouveau ; enfin, dans le ravin, nous n'avions pu trouver d'eau.

Seul, au départ, l'ordonnance du capitaine portait en réserve dans sa musette une bouteille de vin, que M. Danjou lui-même, au moment d'organiser la résistance, avait distribuée entre les hommes. A